

MARIONNETTES 88

L'album-souvenir
— du festival —





Près de 500 représentations plus de 95.000 spectateurs

Les Castelets ont replié bagages, les marionnettistes ont rangé leurs marionnettes, le 8^e festival mondial de théâtres de marionnettes est terminé. Comme tous les ans (ou presque), c'est Alain Le Boulair qui a eu le dernier mot, le dernier soir, devant une cour Létrange encore pleine comme un œuf. La grande fête triennale est finie. C'est l'heure du bilan.

Le premier bilan, les organisateurs l'ont fait au cours de la dernière conférence de presse du festival. Bilan purement quantitatif qui laisse pantois : globalement (IN, OFF et décentralisation confondus) ce sont près de 500 représentations qui auront été proposées et suivies par plus de 90 000 spectateurs ! Presque autant (en un peu plus d'une semaine) qu'Avignon (en un mois) !

IN

Commençons par le commencement, le festival IN, le plus gros morceau. 60 000 entrées pour 240 spectacles en neuf jours de temps. 240 spectacles dont les trois quarts ont été donnés à guichets fermés ; 240 spectacles parmi lesquels 16 doublages et un triplage. Le tout exécuté par plus d'une centaine de troupes.

OFF

Pour le festival OFF, organisé par la MJC Gambetta : 53 troupes y ont participé en 1988, qui ont donné 132 spectacles suivis par 15 000 personnes ! Dont 50 classes d'une quinzaine d'écoles de la ville.

Les amateurs de statistiques méditeront sur les chiffres sui-

vants : sur ces 53 troupes du OFF, 16 % n'ont qu'une année ou deux d'existence, 32 % ont été créées entre 1983 et 1986, 40 % entre 1980 et 1982 et seulement 12 % ont plus de huit années d'existence. Et, autre signe qui ne trompe pas : dans le OFF 1988, on a retrouvé seulement 7 troupes du OFF 1985 !...

Décentralisation

La décentralisation enfin, pilotée par l'Union Départementale des MJC : à la date du 1^{er} octobre, 116 spectacles (du IN ou du OFF) avaient été programmés à l'extérieur du festival, dans 41 villes (31 villes ou communes ardennaises, le reste dans la Marne, la Meuse, l'Aisne, l'Aube, la région parisienne et la Belgique).

Cette décentralisation a concerné 23 000 spectateurs (dont 19 000 scolaires).

Ce qui veut dire que le 8^e festival mondial a pulvérisé le cap des 95 000 spectateurs et frôlé celui des 500 spectacles joués !

Tout bonnement gigantesque. Événement gigantesque que le festival mondial de Charleville-Mézières, mais aussi, maintenant,

événement médiatique dont les organisateurs ont enfin saisi toute la portée.

133 journalistes

Pour la première fois cette année, un service de presse (un vrai) avait été mis en place. Pour aider les journalistes dans leur tâche mais aussi - et surtout - pour sensibiliser les journalistes du monde entier (en commençant par les journalistes français !) à l'importance de l'événement marionnettes de Charleville-Mézières. Résultat : en 1988, le festival a été suivi par... 133 journalistes, dont 43 étrangers venus des quatre coins du monde (Belgique, Italie, Espagne, Canada, Egypte, USA, Algérie, Liban, Angleterre, URSS, Chine, Finlande, Norvège, Pologne, Roumanie et Suède !).

1 400 passages à l'accueil

Un mot enfin sur le centre accueil-hébergement (qui est sans doute l'une des plus belles caractéristiques du festival de Charleville-Mézières). En neuf jours, ce sont 1 400 personnes qui ont transité par ce centre pour trouver un gîte.

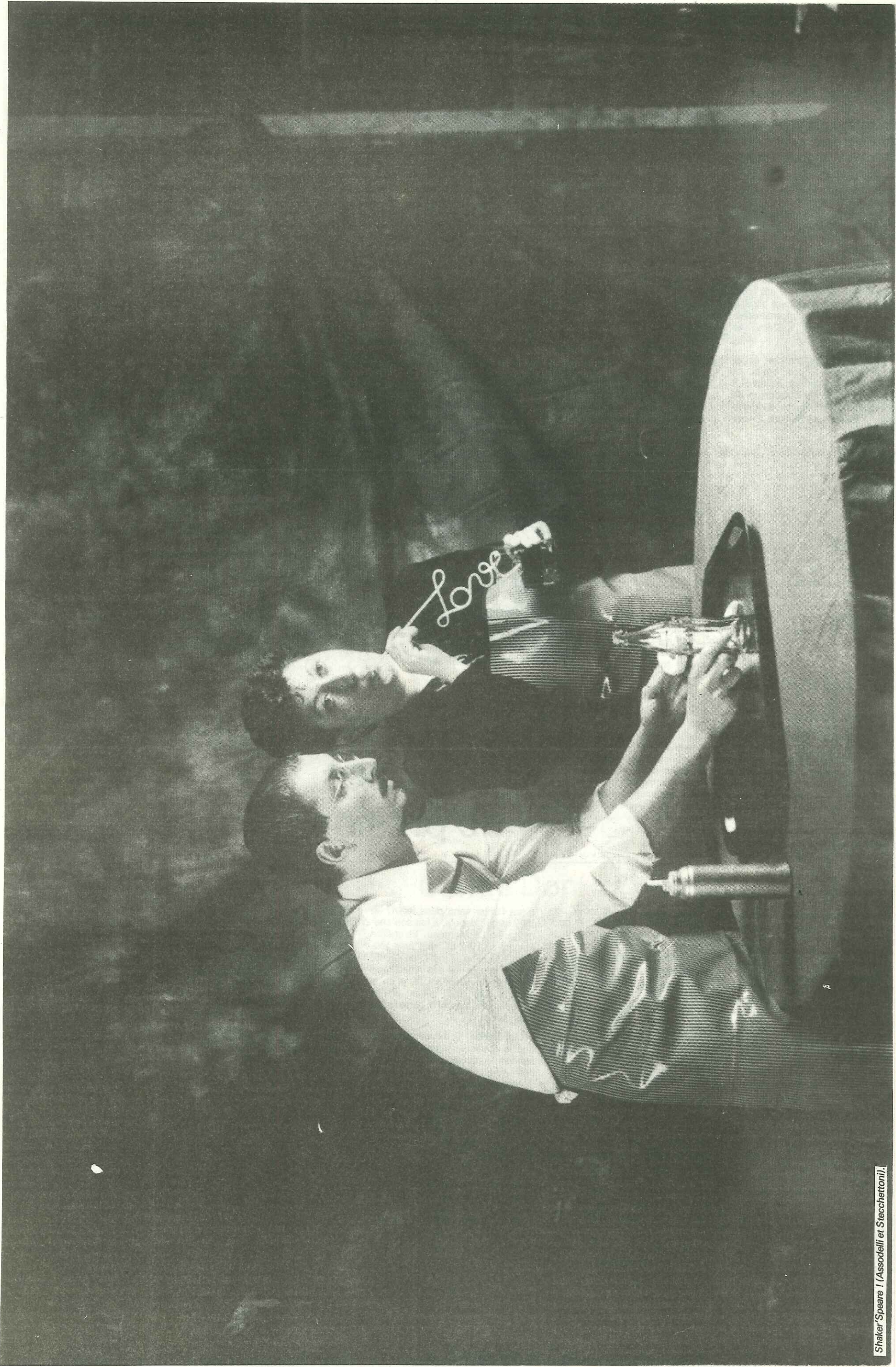
500 de ces personnes ont été hébergées chez l'habitant - gratuitement - dans 150 familles ardennaises ! Pour les autres, on s'est débrouillé, on s'est mis en quatre pour leur trouver un toit le temps du festival (dans les hôtels, les campings)...

Des chiffres, un bilan qui laissent rêver...

Comme dans tous les festivals, il y a les compagnies oubliées, celles dont on n'a pas pu parler, parce qu'il est impossible de couvrir une manifestation aussi dense de manière exhaustive. Tout le monde le comprend et les marionnettistes nous pardonnent facilement ce qui pourrait, autrement, être ressenti comme une injustice.

Il aurait ainsi fallu pouvoir consacrer du temps et des papiers aux spectacles de petites compagnies sans doute, mais aussi de marionnettistes connus comme Claude et Colette Monestier, Massimo Schuster, Roman Paska, François Lazaro, ou encore le Théâtre du Fleuve qui a présenté un superbe « Faust », très applaudi au foyer du théâtre.

Nous les retrouverons en 1991 et là, promis, ils ne seront pas oubliés.



Shaker'Speare / (Assodelli et Stacchettoni).

Vendredi 23 septembre 1988, 14 h 30. Le bureau de Jacques Félix ressemble aux couloirs de Montparnasse-Bienvenue aux heures de pointe : il y passe du monde, début du festival oblige...

La pluie battante n'altère pas sa bonhomie souriante. Il règle les problèmes les uns après les autres. Problèmes d'intendance essentiellement. Il trouve même le temps de répondre aux questions des journalistes.

D'abord le passé récent. Jacques Félix, on le sait, a été réélu pour quatre ans secrétaire général de l'Unima (Union internationale des marionnettes). C'était à Nagoya pendant l'été.

"Les Japonais avaient organisé un festival eux aussi, se souvient-il. A Nagoya, à Iida et à Tokyo. On y a vu beaucoup de spectacles asiatiques évidemment, celui de Philippe Genty

également que le festival présente le 1^{er} octobre..."

Mais c'est déjà du passé, cette aventure nippone. Aujourd'hui, seul compte le rendez-vous de Charleville-Mézières "avec un programme beaucoup mieux équilibré que lors des festivals précédents" estime Jacques Félix.

Chez l'habitant...

Lui a déjà changé de casquette. Le voilà donc président du festival. "Finalement, dit-il, on n'a eu qu'une seule année de répit depuis 1985. Après, il a fallu remettre en chantier celui de 1988. Avec l'équipe des Petits Comédiens de Chiffons qui sont la cheville ouvrière de toute l'entreprise, avec la section ardennaise de l'Unima et avec, heureusement, tous ceux qui s'intéressent à la marionnette."

On sait que l'une des originalités de l'organisation du festival, c'est sa capacité à pouvoir loger à peu près cinq cents personnes chez l'habitant. Ce n'est pas rien...



Jacques Félix propos de président

Passe alors l'un des vieux serpents de mer qui agitent le petit monde des festivaliers : doit-on continuer à programmer ce rendez-vous mondial des théâtres de marionnettes tous les trois ans ou envisager de resserrer le laps de temps qui le sépare du suivant ?

"Je suis toujours partisan d'un délai de trois ans entre deux festivals, dit Jacques Félix, que l'on questionne évidemment beaucoup sur ce sujet. "D'autant que, pour assurer une transition convenable, on met sur pied les saisons de la marionnette pendant l'été..."

Ceux venus du Off

Cette période de trois années permet aussi de consolider au maximum le In, c'est-à-dire le programme officiel. "Cela nous donne le temps de contacter les troupes-phare, de proposer des créations, des choses tout à fait nouvelles qui intéressent les festivaliers et, à partir de là, qui pourront également satisfaire le public grâce justement, à ce large panorama touchant les cinq continents".

Jacques Félix est également très heureux de la densité du programme Off, véritable creuset de la profession, et qui propose plus de cent spectacles cette année. Il cite de mémoire, comme cela,

Bjorn Fuhler venu dans le Off en 1972 et qui, depuis, a fait son chemin avec Le Manteau. Et encore Manarf en 1982 et, plus près toujours, Claudio Cinelli en 1985, devenu depuis une des vedettes de la télévision italienne. Il y en a d'autres, bien sûr, qui au fil des festivals, ont franchi la barre grâce à leur talent.

L'opération décentralisation, que chapeaute l'organisation du festival, procède de la même démarche : ouvrir au maximum. Beaucoup de communes ardennaises, par exemple, sont demandeuses de spectacles. Certaines comme Revin et Rethel ont des structures suffisamment importantes pour accueillir de grosses machineries.

"C'est important, dit Jacques Félix. Les troupes jouent plus. On rentabilise. On ne gagne pas d'argent mais on paie les frais. Je le dis au passage, le festival, dans son ensemble, ne gagne pas d'argent..."

Heureusement, il reçoit des aides, celles du Conseil général, de la ville de Charleville-Mézières, de la Région.

Ah ! Les cantonales !

Toute organisation, aussi bien élaborée soit-elle, ne contournera

jamais tous les impondérables. Ainsi, en décidant de fixer au 25 septembre le premier tour des élections cantonales, le gouvernement a privé le festival d'un certain nombre de salles réquisitionnées pour servir de bureaux de vote.

Voilà. Le téléphone n'a pas arrêté de sonner dans le bureau de Jacques Félix. Des gens sont entrés, un problème sous le bras. Il fait front en répondant aux ultimes questions.

Pourquoi pas un festival carrément éclaté dans les autres villes du département ? "Il y perdrait un peu de son âme, dit le président du 8^e. Et surtout il y perdrait l'ambiance si particulière que lui confère probablement le cœur historique du chef-lieu."

Et le coup de grâce. Le festival mondial des théâtres de marionnettes de Charleville-Mézières ne risque-t-il pas de filer un jour vers d'autres cieux ? Autre serpent de mer. Mais il y a des exemples récents comme à Reims.

"Il y a de moins en moins d'appétits, répond, cette fois, le secrétaire général de l'Unima. Ici, on apporte un plus. Je crois qu'on peut dire que le festival est installé durablement à Charleville-Mézières. Evidemment, si les Ardennais le veulent toujours et nous aident à le garder..."

Neville Tranter a déjà pris date pour le prochain festival. Il souhaiterait pouvoir y jouer quatre fois : une fois "Underdog", qui a triomphé au 8^e festival, "Manipulator" qui forme un dyptique avec "Underdog" et deux fois son nouveau spectacle, actuellement en préparation "Chambre 5". Ah ! Encore une chose : il aimerait bien disposer de la grande salle du théâtre. Ce n'est pas le public qui s'en plaindrait...

C'est en déjeunant, fort aimablement dans un petit resto du centre ville, en compagnie de Ad Leytens, son décorateur et technicien, et Guido Pouw, son régisseur, que Neville Tranter, s'est prêté, très détendu, à l'interview, quelques heures avant de regagner son port d'attache d'Amsterdam.

— L'A : "Combien de temps de travail vous a demandé la création de « Underdog » ?"

— N.T. : "Il faut six mois pour écrire, monter le spectacle, fabriquer les marionnettes. Ensuite, je l'ai testé devant un public restreint, et je l'ai fait évoluer avant de le présenter pour la première fois en septembre 85. En tout, un an"...

— L'A : "On aurait pu le voir au festival de 85 donc ?"

— N.T. : "Non, il n'était pas vraiment prêt. Par exemple, je travaille en ce moment sur mon nouveau spectacle "Chambre 5". La version hollandaise est prête, mais pas celle pour l'étranger"...

— L'A : "On vous a découvert au festival de 82, avec "Studies in Phantasy", qui était un spectacle de variétés, puis on vous a revu en 85 avec "Les sept péchés capitaux", qui était une version de Faust très dense. Cette année, c'est "Underdog", très dur. Que s'est-il passé entre 82 et 85 ?"

— N.T. : "(Eclat de rire). Tous les éléments des deux derniers spectacles étaient déjà dans celui de 82, dans la relation entre la marionnette et moi. Mais ce n'était pas visible pour le public"...

— L'A : "Et "Chambre 5" ?"

— N.T. : "Ce sera la même démarche. Chaque nouveau spectacle, je le veux plus dur pour moi. Je veux trouver jusqu'où je peux aller : c'est un challenge. Ce spectacle sera un dialogue entre moi et mes marionnettes".

— L'A : "Avant que l'on ne vous découvre ici en 82, qu'avez-vous fait ?"

— N.T. : "Depuis dix ans, je vis en Hollande ; auparavant, je vivais en Australie, où j'ai étudié la marionnette sous sa forme tradi-

tionnelle. Je travaillais dans les cabarets, des petits numéros pour adultes... J'ai décidé de travailler dans cette voie et, en 78, j'ai été invité au "Festival des Fous", à Amsterdam. Je suis resté en Hollande".

— L'A : "Pourquoi ?"

— N.T. : "Parce qu'il y règne une atmosphère culturelle, et qu'on n'a pas besoin d'aller chercher un public".

— L'A : "Vous considérez-vous comme une star du théâtre ?"

— N.T. : "Dans certains pays... Il existe différents circuits de théâtre, et dans certains, oui, je suis connu, en Allemagne, par exemple, où j'ai obtenu un prix pour "Underdog".

— L'A : "Êtes-vous content d'être venu à Charleville ?"

— N.T. : "Je suis toujours heureux d'être ici, parce que je peux montrer aux autres ce que je fais : c'est un endroit idéal, c'est fait pour ça".

— L'A : "Avez-vous vu des spectacles qui vous ont intéressé ?"

— N.T. : "Non, pas le temps, il faut que je rentre travailler mon nouveau spectacle. Je voulais voir le spectacle de Manar".

— L'A : "Vous vous connaissez ?"

— N.T. : "Oui, on se voit souvent dans les festivals. C'est excellent ce qu'il fait : c'est un perfectionniste aussi, toujours à chercher... J'aime bien aussi Agnès Limbos, de "Gare Centrale" : avec d'autres voies, nous faisons le même effort vers un vrai théâtre. C'est important de prendre des risques"...

— L'A : "Vivant en Hollande, vous connaissez évidemment les Boerwinkell, du "Triangel" ?"

— N.T. : "Oui, ce sont aussi des perfectionnistes, et ils m'ont beaucoup inspiré, notamment par leur humour noir... Vous savez, il faut qu'il se passe quelque chose entre soi et le public. Il faut le choquer. C'est ça le théâtre, c'est normal. C'est pour ça qu'à mes spectacles, des gens s'en vont. Pas ici, c'est vrai. Mais parfois, certains se reconnaissent dans l'une ou l'autre scène et ne supportent pas"...

— L'A : "C'est de la psychanalyse théâtrale !"

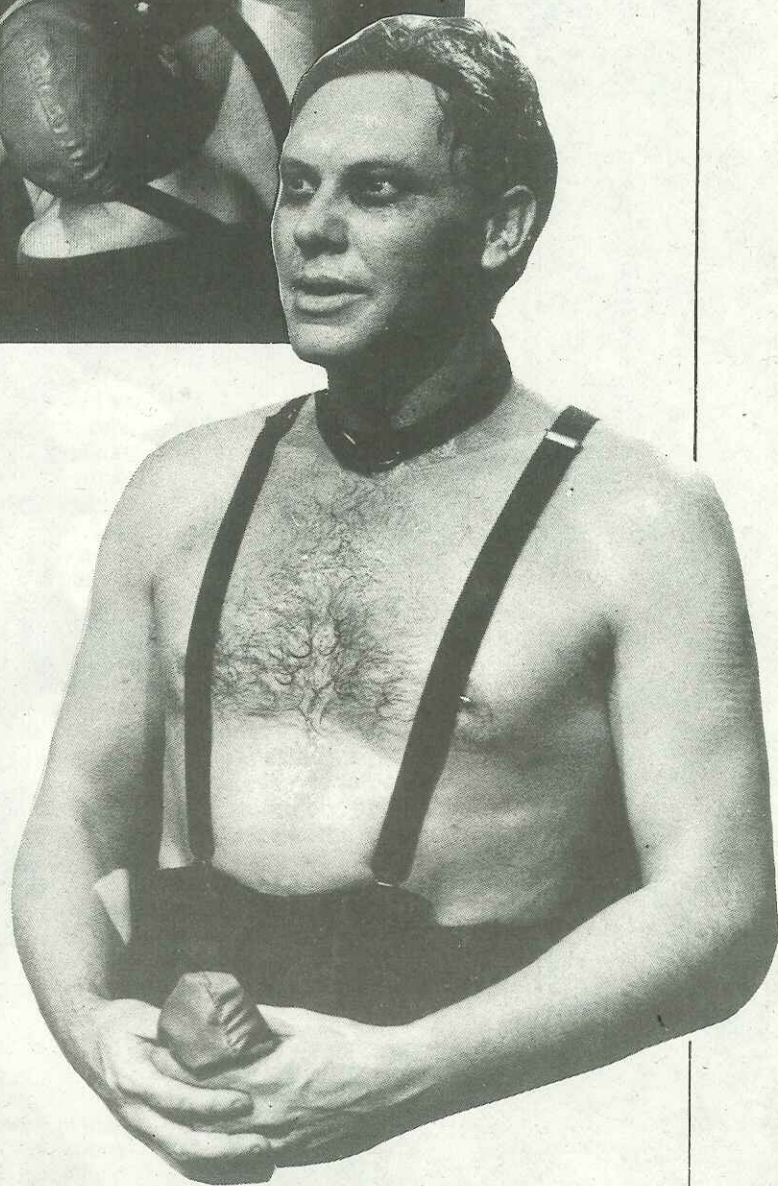
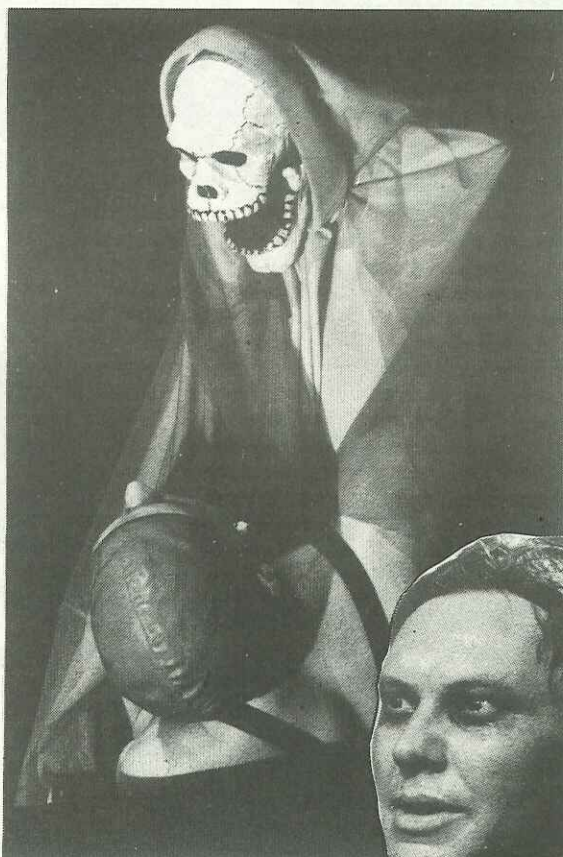
— N.T. : "Mon prochain spectacle je le jouerai en hôpital psychiatrique !"

— L'A : "Gagnez-vous beaucoup d'argent ?"

— N.T. : "Non, ça me permet de travailler. Mais je ne suis pas ambitieux, je ne cherche pas être célèbre. Je ne veux pas que les choses deviennent si grosses que je ne puisse plus les contrôler".

— L'A : "Vous jouez toujours en soliste ?"

— N.T. : "J'ai travaillé avec d'autres gens, c'est peut-être pour ça que j'ai fini par travailler tout seul ! Non, j'aimerais bien faire quelque chose avec des musiciens. C'est un rêve"...



Tranter
paroles
de star



Les rues du festival, un lieu banni.

Cette brève synthèse a été réalisée par un groupe d'élèves instituteurs et de professeurs de l'école normale de Charleville-Mézières, pendant le festival, à l'occasion d'une rencontre avec un chercheur du "centre d'études africaines" de l'école des hautes études en sciences sociales, Mme Olenka Darkovska-Nidzgorski (1).

Celle-ci a bien entendu assisté en amie aux représentations des deux troupes africaines présentes ici, le Ki Yi Mbock (dont nous parlons ci-contre) et la troupe nationale togolaise. Mais c'est en Afrique Noire qu'elle collecte patiemment les matériaux de ses études, anthropologiques et esthétiques, sur le théâtre de marionnettes.

Le théâtre africain, malgré son extrême richesse, est encore très mal connu. Charleville a été la première ville d'Europe à accueillir, en 1979, une troupe africaine, du Togo, qui est ensuite revenue à chaque festival.

Les marionnettes existent dans toutes les régions d'Afrique et depuis longtemps : on a retrouvé, lors de fouilles, les restes d'un petit théâtre de marionnettes à fils dans le tombeau d'une danseuse de l'Antiquité égyptienne ; au XIV^e siècle, un voyageur arabe admire au Mali l'ancêtre probable des marionnettes représentant un

oiseau, si nombreuses en Afrique Noire. En 1879, Paul Soleillet confirme la présence de marionnettes au Mali.

De l'au-delà au... planning !

Le théâtre africain de marionnettes est resté longtemps inconnu, car, le plus souvent, secret et initiatique. Il était réservé, en particulier, à certaines étapes de l'initiation des jeunes gens. Dans certains cas, les marionnettes étaient utilisées afin de révéler l'existence d'un au-delà.

- Au Gabon, des effigies étaient présentées pendant l'initiation au culte des ancêtres. Lors de ces cérémonies destinées à tous, les novices consommaient une plante hallucinogène afin d'avoir une vision très lumineuse des effigies animées.

- Avant d'être objet d'amusement, les marionnettes sont des intermédiaires entre les hommes et les esprits. Elles expriment les idées relatives à la mort, la maladie, la magie, la fertilité.

- La femme est souvent exclue de la manipulation théâtrale de marionnettes. Certains tabous per-

sistent : la femme qui verrait la marionnette hors de son jeu deviendrait stérile. La femme enceinte qui verrait une marionnette en dehors de son jeu risquerait de donner la vie à un être difforme...

Il est rare encore aujourd'hui qu'une femme manipule elle-même des marionnettes : par exemple, dans le spectacle de la troupe d'Abidjan "Les cloches" - délibérément moderne - la femme manipule. (2).

- La marionnette est aussi utilisée pour la divination, les prédictions. Elle peut servir à protéger (placée dans un champ, elle chasse les mauvais esprits). Il est des guérisseurs qui l'interrogent et l'écoutent pour formuler un diagnostic. Actuellement, elle peut avoir un rôle médico-social (présentation à la population de mesures d'hygiène, de planning familial).

La musique et le message

Le marionnettiste africain traditionnel est un être à part : il se sent "investi" d'une mission... Selon plusieurs témoignages, cette mission lui est révélée dans un rêve, ou bien alors d'une situation étrange. Il n'empêche que la plupart des marionnettistes africains sont pauvres et doivent, pour vivre, trouver une autre occupation. Aujourd'hui certains marionnettistes sont formés dans des écoles de théâtre.

Toutes les techniques d'animation de marionnettes sont connues en Afrique ; la marionnette à tige semblerait la plus répandue. Sa couleur, le type de coiffure, les objets présentés ont une signification (le rouge peut représenter la jeunesse, une certaine coiffure, la femme mariée...).

Un geste spécifique désigne un personnage (le doigt vers le ciel signifie : "Seul Dieu peut me vaincre", autrement dit : "Je suis invincible").

Comme on a pu le constater dans les spectacles africains à Charleville ("Zando", "Les cloches"), la musique et la danse ont une place très importante... mais il ne faudrait pas que la séduction exercée par la musique fasse oublier le sens premier de ce théâtre, qui n'est pas simple divertissement mais presque toujours porteur de message profondément humain.

(1) Ouvrages de Mme Darkovska : "Le théâtre de marionnettes en Afrique saharienne" (éditions Anthropos du centre d'études ethnologique de Bandudu au Zaïre) ; participation à l'ouvrage "Les marionnettes" (Bordas) et direction du numéro spécial "Afrique Noire" de Unima-Information paru très récemment.

(2) Le cas du Ki Yi Mbock, Théâtre d'Abidjan doit être considéré à part : Werewere Liking, qui l'a fondé, situe justement sa démarche théâtrale tout à fait en dehors de la tradition de la marionnette africaine. C'est ainsi que sa troupe utilise des marionnettes Bambara du Mali, mais sans aucune préoccupation de leur signification magique ou sacrée d'origine, et en leur donnant une symbolique théâtrale qui n'a rien à voir avec celle de la tradition. (NDLR).

Des racines dans l'au-delà ...



... et un festival d'humour

Ki Yi Mbock, mais également Klanit, Le Boulair, La Toupine, Ursus, Cardoso ! Le festival 88 a aussi été celui de l'humour. Indispensable.

"Eh, oui, que de cloches en cette fin de siècle !" se lamentent les conteurs perchés sur leurs échasses : "Il faut dire que la tradition vient de très loin : cloches d'église, cloches de guerre, cloches de table, cloches rituelles, cloches profanes, cloches d'Etats. Et nous tous cloches, et toutes ces cloches qui nous gouvernent sans compter les clochards. Oui la tradition vient de loin... Il n'y a rien d'aussi traditionnel que la bêtise. Traditionnel et génétique". Et comme dirait l'autre "Entre l'homme et ses traditions, on ne peut sacrifier que ses traditions. Il n'y a ni équivoque ni compromis..."

Voilà comment débute "Les Cloches", le spectacle du Ki Yi Mbock Théâtre, d'Abidjan, que nous avons eu le privilège de voir lors d'un "filage" auquel Werewere Liking, la créatrice de la troupe nous avait conviés. Disons le tout de suite : c'est une sorte de prouesse que cette solide équipe, forte d'une quinzaine de personnes, a réussie : proposer un spectacle politique, bourré d'humour et tonique en diable, la musique, la danse, les chants rythmant constamment le jeu et les textes (dits en français).

Présentée comme un conte, c'est une satire de l'histoire de l'Afrique, de la création du monde à nos jours, qui nous est racontée : Afrique de la forêt, Afrique de la colonisation et de la christia-

nisation, Afrique de la néo-colonisation, de la corruption des gouvernants, des révolutions dites populaires et des putsches militaires. Le regard est sans faiblesse, le trait précis et foudroyant, l'ironie décapante. Et si les Africains - certaines sortes d'Africains - en font les frais, les blancs en prennent autant pour leur grade.

Blancs de la grande époque coloniale, Blancs tiers mondistes d'aujourd'hui.

Examen de passage

Pessimiste, cette vision de l'Afrique ? Werewere s'en défend : "Non, dit-elle ; sur scène, les musiciens symbolisent aussi les gens qui regardent ce qui se passe devant eux, toutes ces choses néfastes... Je crois qu'il y a dans la population africaine des gens qui eux aussi regardent, et qu'en jouant cela, il y aura de plus en plus de prise de conscience..."

Ce spectacle subversif, il n'est pas anodin de souligner qu'il est une œuvre collective : c'est un montage de quelques sketches et histoires drôles sélectionnés parmi ceux que les membres de la troupe ont présentés pendant l'année 87 dans la Villa Ki Yi d'Abidjan, qui est à la fois théâtre et siège social d'une équipe qui regroupe des comédiens de différentes nationalités. Werewere elle-même est Camerounaise : "Si je me suis installée en Côte d'Ivoire, c'est parce que je n'aurais pas pu faire cela chez moi, dans mon pays..." D'autres sont originaires du Mali, du Bénin, du Burkina Faso... Quant aux marionnettes utilisées (parfois sur échasses !) elle proviennent du Mali. Werewere attend avec une vague inquiétude la réaction du public - blanc - de ce festival à ce lucide et féroce nettoyage général. On lui retourne la question : un tel spectacle est-il exportable à l'intérieur du continent africain sans ennui ? "Jusqu'à maintenant, nous n'avons tourné qu'en Côte d'Ivoire. Nous le saurons bientôt car nous préparons une tournée dans d'autres pays africains. Mais aujourd'hui, un gouvernement ne pourrait rien me faire, à moi, sinon, c'est lui qui se couvrirait de ridicule..."



aventures de Tristan". En 1985 aussi avec "Les bonnes idées de Flora".

Flora et Tristan, c'est de l'histoire. Aujourd'hui, son compagnon de route, parmi d'autres, c'est le Boukak, une sorte de marsupilami vert qui aurait laissé sa queue dans le camion.

L'un suivant l'autre, ils présentent un spectacle qui s'appelle doctement "Les cinq aveugles et l'éléphant ou les vraies origines du blues". On y revient, Klanit avec nous, pour expliquer "que c'est une création spéciale pour le festival, qu'il ne se rappelle pas toujours bien de son texte et que c'est pour cela qu'il fait bien rire les spectateurs... qu'à sa grande surprise, il est reprogrammé, que le public a trouvé ça délirant et que, d'après les échos que j'ai eu, ils m'ont pris pour un vrai fou, dans le bon sens du terme, paraît-il..."

Dieu aime le rock

Voilà donc cet obsédé du non-sens qui s'accroche au bon sens pour faire passer son histoire de conférencier en délire. Il la raconte, comme cela. Il y est question de racines, comme cela. Il y est question de racines, de négro-spirituels, de Miss Tay Rieuse, la lilliputienne microcéphale et paranoïaque, de la musique de Thierry-la-Fronde, de cinq petits aveugles en mousse, d'un éléphant qu'on ne voit pas, du boukak on l'a dit, et de quelques autres accessoires.

Charles Klanit sait aussi être sérieux. "C'est un spectacle tout neuf. Une sorte de collage de sketches mis bout à bout. Avec des textes inspirés par un copain, Bernard Maître, des musiques sur bande son et des chansons d'autres copains, Jean-Claude Asselin et Denis Lefdup", explique-t-il.

Mais le naturel revient au galop. Charles empoigne sa guitare et chante le blues, ce qu'il fait depuis

l'âge de quatorze ans. Il parle toujours de musique. "Dieu aime le rock, dit-il, parce qu'il fait deux fois plus de bruit que les autres

musiques et que lui, Dieu, peut l'entendre..."

Et, en apothéose, on ne résiste pas au plaisir de vous servir, toute exotique, l'explication documentée du professeur Klanit, spécialisé dans l'aventure scientifique africaine. "On peut se demander, dit-il, comment l'éléphant inventa le blues. Mais la question que l'on peut se poser, c'est pourquoi l'éléphant a un nez aussi long ? Parce qu'il fait chaud et que l'éléphant a soif. Il va se désaltérer dans une rivière et le crocodile lui mord le nez. L'éléphant tire si fort pour se dégager que son nez, en s'étirant, devient une trompe. Il est si malheureux qu'avec cette trompe, il invente le saxophone. On peut d'ailleurs l'entendre chanter le blues, les soirs d'été quand il a soif, à Charleville-Mézières. Car c'est à Charleville-Mézières que les mineurs et les égoutiers inventèrent le blues". Voilà...

Des gaillards comme Klanit, ça ne s'invente pas ! Imaginez un grand type déguingandé qui débarque comme ça, une guitare sous le bras, des lunettes rouges sur le nez, vêtu d'une combinaison verte à l'insigne "Propreté de Paris" et qui vient vous raconter, le plus sérieusement du monde, que tout ce qu'on a dit sur le blues, jusqu'à ce que lui s'occupe de la question, était faux et archi-faux. Tout commence avec des mineurs et des égoutiers.

Charles P. Klanit (P c'est Philippe), c'est l'auteur-metteur en scène, marionnettiste, chanteur, régisseur, conducteur de camion du Théâtre en Chocolat. Il était programmé dans le Off. Il a joué puis rejoué. Il rejouera encore...

En fait, Charles est un vieux pote du festival. Il est venu en 1979, en 1982. Il promenait "Les



Charles P. Klanit

La Toupine

"La marionnette fut inventée au VII^e siècle par le Théâtre de La Toupine. Objet de culte, figure allégorique, elle permet à l'homme, pendant de nombreuses années, de communiquer indirectement avec les Dieux afin de leur présenter ses différentes requêtes. Puis, au fil des ans, le manque de dieux aidant, elle se mit progressivement au service de mauvais spectacles. Poursuivant cette longue lignée, nous allons dès lors vous présenter notre spectacle qui, nous l'espérons, ne faillira pas à cette tradition..."



C'est le préambule qu'Alain Benzoni, le patron de la troupe aussi haute que savoyarde de "La Toupine", réclame avant d'envoyer son "sketchstacle", intitulé "Ceci, cela et cetera". Pour adultes. Avec réserves pour les coïncés.

Il ne doit pas en traîner beaucoup sur ce festival car ça roule bien pour La Toupine.

"Le public marche tout de suite", se réjouit Alain Benzoni, un vieux familier du festival où il regrette simplement que "cette année, on ne fasse pas la fête, ça manque..."

Leur nouveau spectacle, créé voici un an, est composé d'une suite de visuels, joués en castelet traditionnel. On ne peut s'empêcher d'y sentir l'influence des

Boerwinkel, du "Triangel". Rapidité des scènes, utilisation des marionnettes à transformation pour des métamorphoses, humour grinçant, voisinage des marionnettes et du comédien dans le castelet, mélange des techniques de manipulation (par ailleurs soignées), tout cela suggère une parenté. Alain Benzoni en convient : "Attention, hein, on ne pompe pas ! Mais c'est vrai que les Boerwinkel nous ont beaucoup impressionnés. C'est une école et on peut dire que ce sont nos maîtres. Mais on est plus franchouillard ; nos sketches se terminent toujours par une rigolade... Notre but, on le dit carrément, c'est de faire rire le public. Ça ne veut pas dire qu'on le fasse avec n'importe quoi : les sketches racontent quelque chose..."

Et du "Lapin chasseur" à "Lobotomie", La Toupine donne effectivement à rire.

L'air d'un petit bureaucrate blafard, marchant à pas saccadés, il pose son sac sur la toile cirée à fleurs de la table. Un grand sac en plastique de l'hypermarché du coin. Et il déballe, tranquillement, tandis que le tourne-disque de quatre sous, là au bout de la table crachouille des rengaines. Un bouquet de cresson, des citrons, des carottes, une grosse saucisse, un poulet, entre autres. Sans oublier une bouteille de Côte du Rhône qu'il débouche en musique pour s'en servir une rasade.

Alors, d'une voix de mourant, nasillarde, le petit bureaucrate barbu aux lunettes rondes commence à raconter, tandis qu'il éparpille le cresson qui, sur la table, devient forêt.

Il raconte d'un ton totalement désintéressé une histoire que tout le monde connaît. Dans le même temps il prépare son poulet pour la cuisson. On le dirait tout au moins. Mais le poulet entre ses mains

devient loup. Celui du petit chapeau rouge.

Jane Birkin

Et tout s'emballe, sur cette table, au rythme de cette musique de pick-up dont il change les microsillons sans arrêt, balançant ceux qui ont servi au fond de la salle. Le petit bureaucrate passe la vitesse, dans une sorte de vertige visuel, où on pense reconnaître Tex Avery ou Chaplin, où le poulet et la saucisse se livrent à une scène d'amour hard pendant que ce damné pick-up dégouline des "je t'aime" de Jane Birkin.

C'est le délire, le petit bureaucrate fou terminera debout sur sa chaise, en caleçon, gants rouges aux mains, en train de brailler l'hymne de l'équipe de foot de Porto ! Le petit bureaucrate génial s'appelle Joao Paolo Cardoso. Il n'est pas petit mais il travaille ordinairement au ministère de la Jeunesse à Porto, où il s'occupe entre autres de productions TV pour les jeunes. Il est amateur, messieurs dames !

Au festival de 82 et de 85, il était dans la rue, pour jouer des marionnettes traditionnelles de sa patrie,

sous l'enseigne du Teatro Don Roberto.

"J'avais envie d'un spectacle en solo, bien à moi", dit-il pour expliquer comment il en est venu à s'intéresser à la porteuse de galette encapuchonnée qui avait autrefois fait fantasmer aussi Jacques Templéraud, autrement dit Manarf, au festival de 85.

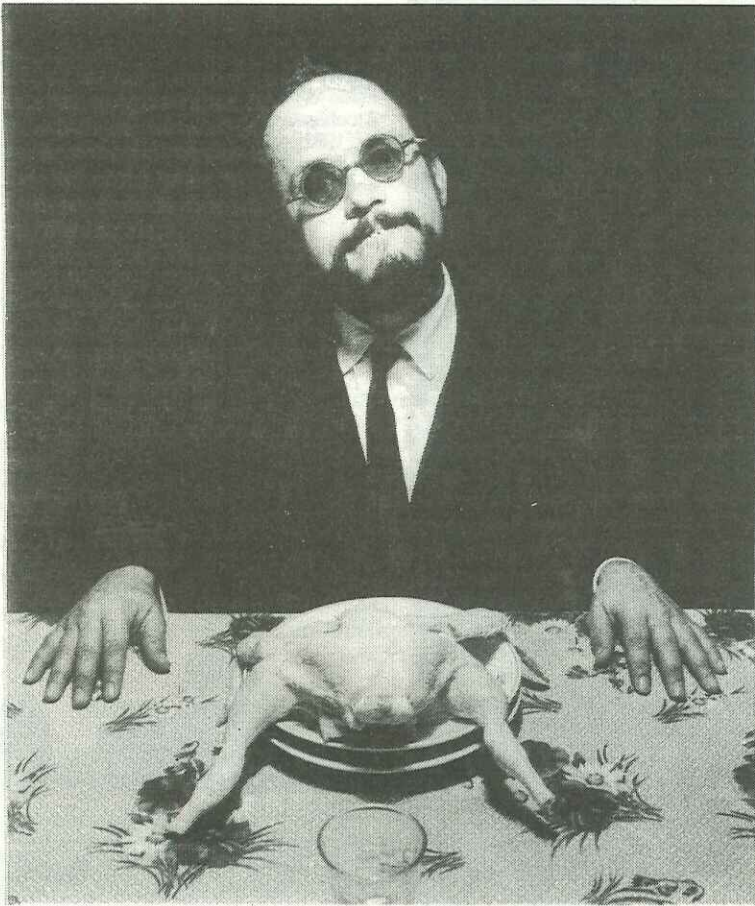
Classé X

Joao Paolo Cardoso aime bien cette histoire traditionnelle. "C'est une histoire où on ne parle que de manger ! La seule chance de la raconter c'était de le faire avec des choses que l'on mange", dit en riant Joao : "C'est une histoire... comment dit-on ? Une histoire buccale ! Quand on lit Bruno Bettelheim..."

C'est la raison de la scène classée X : "Il y a vraiment un côté érotique dans le petit chaperon rouge, ajoute-t-il. Et si j'ai choisi ce disque de Jane Birkin, c'est parce qu'il appartient à ma jeunesse ; c'est là-dessus qu'on dansait, souvent..."

Il hésite Cardoso : franchir le pas, devenir pro ? "J'aime bien aussi mon métier au ministère" dit-il. Mais il est quand même venu suivre deux stages à l'institut international, dont l'été dernier, celui de Jim Henson.

Il a le virus. Et le talent.



Joao Paolo Cardoso

Le Boulair

Les Ivoiriens ont Ki Yi Mbock, nous, on a Le Boulair. Un partout dans le match Europe-Afrique de l'humour noir. Mais, surtout, la démonstration qu'il se passe aujourd'hui quelque chose dans le monde de la marionnette. La démonstration, aussi, que le festival de Charleville peut jouer parfaitement son rôle de détonateur dans l'évolution d'un art théâtral de moins en moins "mineur".

Au festival de 1985, Alain Le Boulair avait crié très fort son besoin de sortir, et vite, du "ghetto" de la marionnette. Au festival de 1988, on doit considérer qu'il a déjà réussi à mettre un pied hors de la tombe. Son nouveau spectacle ("Tabarin") - joué à guichets fermés pendant tout le festival ! - est la traduction éclatante de l'évolution artistique de l'empêcheur de marionnettiser en rond. A travers "Tabarin", on sent parfaitement où Le Boulair veut en arriver, on sent parfaitement quel style il veut imposer et sa rencontre, il y a tout juste un an, avec Pierre Desproges, n'est sans doute



pas étrangère à cette sensation qui se dégage du spectacle : "déborder du public traditionnel de la marionnette, vaincre la résistance culturelle et psychologique qui est, encore, trop pesante dans le théâtre de marionnettes".

Le fou du roi de la culture

Si "Exclaboussures" (festival 1985) avait déjà très bien su révéler l'exacte composition chromosomique de l'individu Le Boulair, "Tabarin" montre tout le chemin parcouru depuis. Du fond seul, on est aujourd'hui arrivé au fond et à la forme réunis. Le Boulair 1988 ce n'est plus du théâtre d'ombres sacrément bien servi par le texte, c'est l'inverse ! C'est le théâtre d'ombres mis au service de la gouaille. Et quelle gouaille ! Turbo (à essence), 180 chevaux sous le capot, 240 km/h chrono (sur circuit, mais quand même !) et en permanence le pied au plancher.

N'en dites surtout rien à Pierre Joxe, il serait capable de lui retirer

son permis ! Son permis de nous faire rire, à lui le saltimbanque qui carresse (chastement) l'espoir de devenir "le Pierre Desproges de la marionnette. J'aimerais pouvoir être au culturel ce que le fou du roi était jadis à la politique". Les initiés le savent : ça se situe entre Jérôme Savary et les Monty Python.

L'exécution de Robespierre, un tabac : 15 mn d'applaudissement

Le Boulair 1988, c'est donc d'abord le discours. Une année de travail, de recherches (en équipe) sur la réalité historique de la vie quotidienne dans la France de 1789, une année de recherches sur l'histoire cachée d'une révolution qui, même française, ne fut pas toujours aussi glorieuse que nous le font (encore) croire nos chastes manuels scolaires !... Ou que nous le feront croire, demain, les festivités du bi-centenaire : ce sera d'abord "par ici la monnaie. Si

je vous disais que j'ai déjà trouvé, dans le commerce, des... préservatifs du bi-centenaire !".

Cette "histoire cachée de l'Histoire de France", c'est Tabarin qui la raconte dans le spectacle du même nom, Tabarin, un arracheur de dent qui officiait à Paris, sur le Pont-Neuf, précisément en 1789. Il a tout vu, tout su, tout entendu ce diable de bonhomme : "Comment le bon peuple applaudissait pendant quinze minutes à l'exécution de Robespierre, comment on chantait la version gastronomique de La Marseillaise (véridique) en attaquant par "A table, citoyens" ! Comment on expédiait un malheureux à l'échafaud simplement parce que son perroquet était soupçonné d'être royaliste ! Ou comment, dans l'Ouest du pays, on mangeait, le soir, les patates qu'on avait plantées... le matin."

Une suite de tableaux sert une succession de sketches-chroniques tirés d'écrits de l'époque (à commencer par le fameux petit journal du Père Duchesne, d'Hebert).

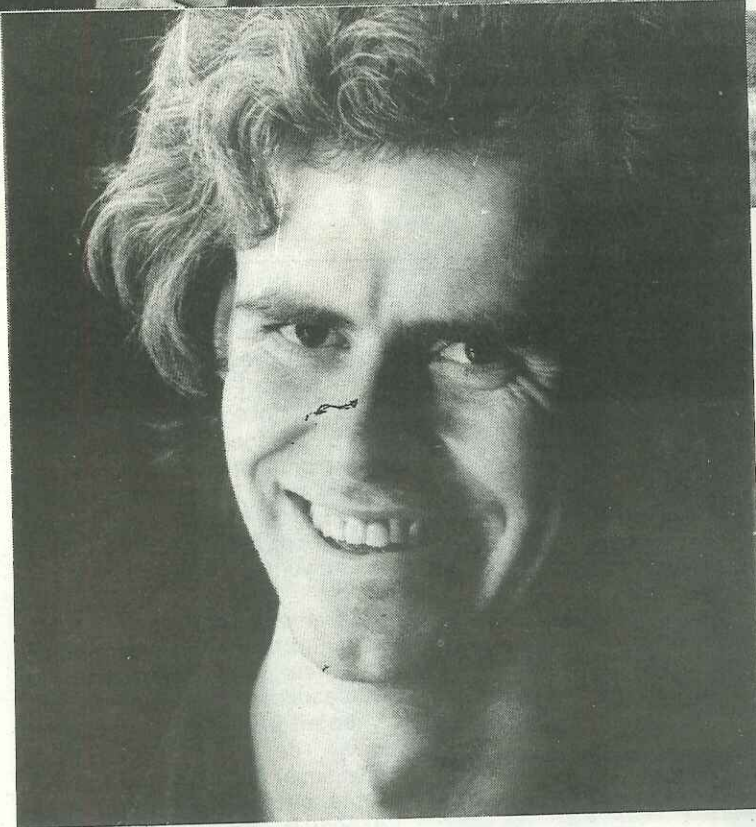
Ne vous y trompez pas quand vous irez voir le spectacle : sachez que toutes les anecdotes rapportées de 1789 par Tabarin sont estampillées du sceau "sic".

Les commémopo-sitifs

Et si la pilule est parfois dure à avaler, il vous restera toujours la possibilité d'acheter, à la fin de la représentation, la potion du Dr Boulair : "Elle soigne très bien le virus qui traîne sur le festival, le virus du déficit immunitaire chronique en cellules humoristiques (la maladie des commémopo-sitifs qui se transmet par simple contact intellectuel). C'est un virus à

caractère évolutif, qui se traduit par le syndrome du Dr Guillotin (syndrome qui touche les milieux du théâtre : on coupe toutes les têtes qui dépassent !).

Une souris détective



Pour s'accomplir, le plaisir se partage. La programmation unique au contraire engendre l'égoïsme involontaire et le privilège par contrainte. Nous ne serons donc que quelques dizaines à regretter que le cercle de famille ne s'agrandisse pas à grands cris autour de Christoph Bogdanský, un Viennois qui présentait au TIM, un spectacle qu'il dit lui-même être "grotesque et expérimental".

"Shipper Vavasseur Colombo" est une drôle de chose et une chose drôle, une bizarrerie poétique, un mélo impossible. Mais cette œuvre inclassable ne manque pas de classe. Classe tourisme, évidemment, car on voyage beaucoup. Et pour la seule vraie raison que les hommes ont de voyager : la recherche de l'amour.

Des jungles infestées de crocodiles ("qui mordent" est-il précisé) à la banquise où le pingouin fou d'amour perd définitivement le nord pourtant si proche, cette histoire expérimentalement grotesque et grotesquement expérimentale, se mesure au kilomètre inventif de l'humour au trente-sixième degré en-dessous des héros qui n'arrivent pas à arriver et qu'ils s'entêtent à la poursuite d'un but qui se dérobe au fur et à mesure qu'ils progressent, comme l'horizon pour le voyageur. On se désopile et farce, d'autant que Christoph Bogdanský a eu la rare élégance de jouer son texte en français avec un accent qui, tout expérimental qu'il ait été, n'a paru grotesque à personne.

et un apprenti sorcier

En marge des spectacles de marionnettes présentés dans le cadre de ce festival, un jeune réalisateur de cinéma et de vidéo, Philippe Zarch, teste auprès du public son "cinémarionnette". Il s'agit de la maquette (un pilote en langage audiovisuel) d'un court métrage destiné à la télévision, premier épisode chargé de faire "grincer les dents de plus d'un fournisseur de souricières"...

"Je trouve que ce monde a deux trous de gruyère de retard et qu'il est grand temps de les rattraper", ainsi parle Bogie Saprioti, une souris inconditionnelle de Bogart et héros de ce polar digne de la grande époque du film noir américain ! Détective privé de son état, comme son aîné, imperturbable au volant de sa traction avant, trench-coat et feutre noir, cigarette au bec, elle confrontée à une première affaire. L'enquête sur la disparition de Benny Bouftout (mort assassiné à l'aide d'une tapette à souris chez les Clochard, crime vengé une nuit de juillet 1952) est le premier récit de notre privé qui, au soir de sa vie, raconte ses souvenirs. Réalisé en 16 mm couleur,

l'épisode dure 5,43 mn et renouvelle le genre des "Bébête show" ou de "nulle part ailleurs" en introduisant la fiction et des personnages imaginaires.

L'originalité de cette réalisation, coproduite par le théâtre "Graine de Malice" de Montbrison et la cinémathèque de Saint-Etienne, est de placer des animaux de petites tailles à côté de comédiens de taille humaine. Chacun joue à son échelle. Pour mettre en scène ces personnages, le réalisateur a tourné avec des marionnettes de deux tailles différentes. Ainsi, un animal de taille normale est-il utilisé pour les plans larges, notamment pour les scènes dans lesquelles interviennent des comédiens. Pour les gros plans, ce sont des marionnettes à taille d'homme qui ont été utilisées.

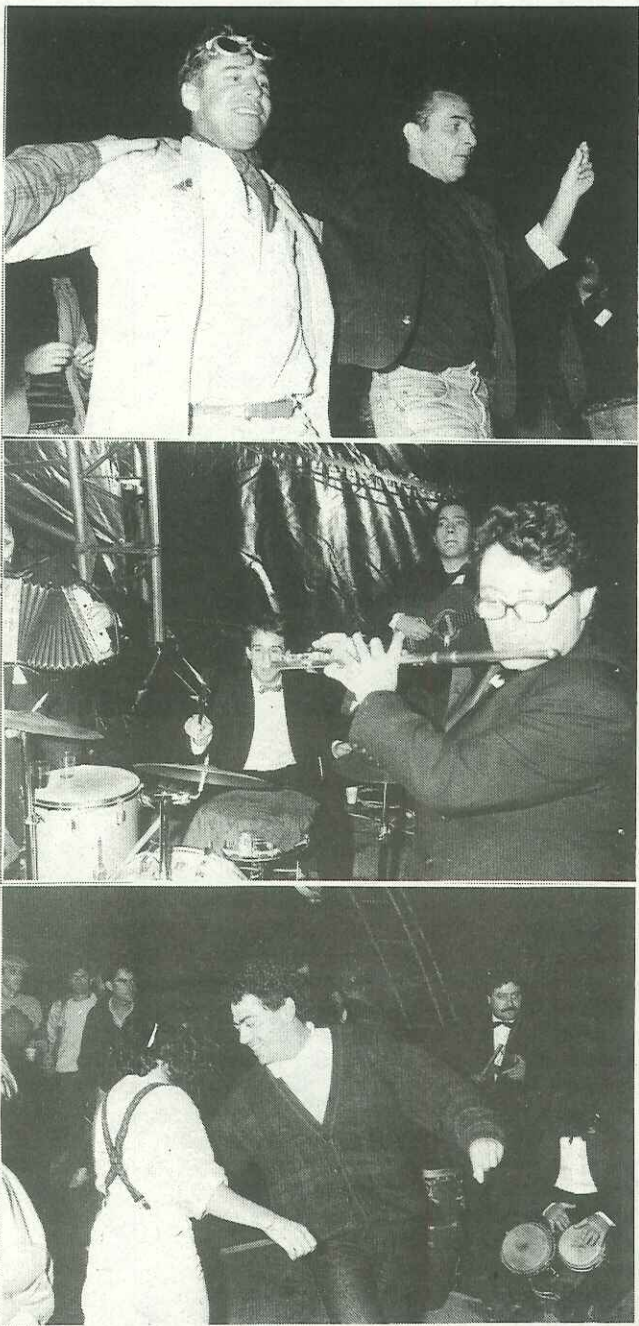
Charleville-Mézières est la première étape d'une démarche qui doit conduire les créateurs du film auprès de chaînes de télévision (françaises ou étrangères) acheteurs potentiels. "Les dossiers de Bogie Saprioti" pourraient alors devenir une mini-série télévisée aux épisodes multiples.



Un détective un peu fou

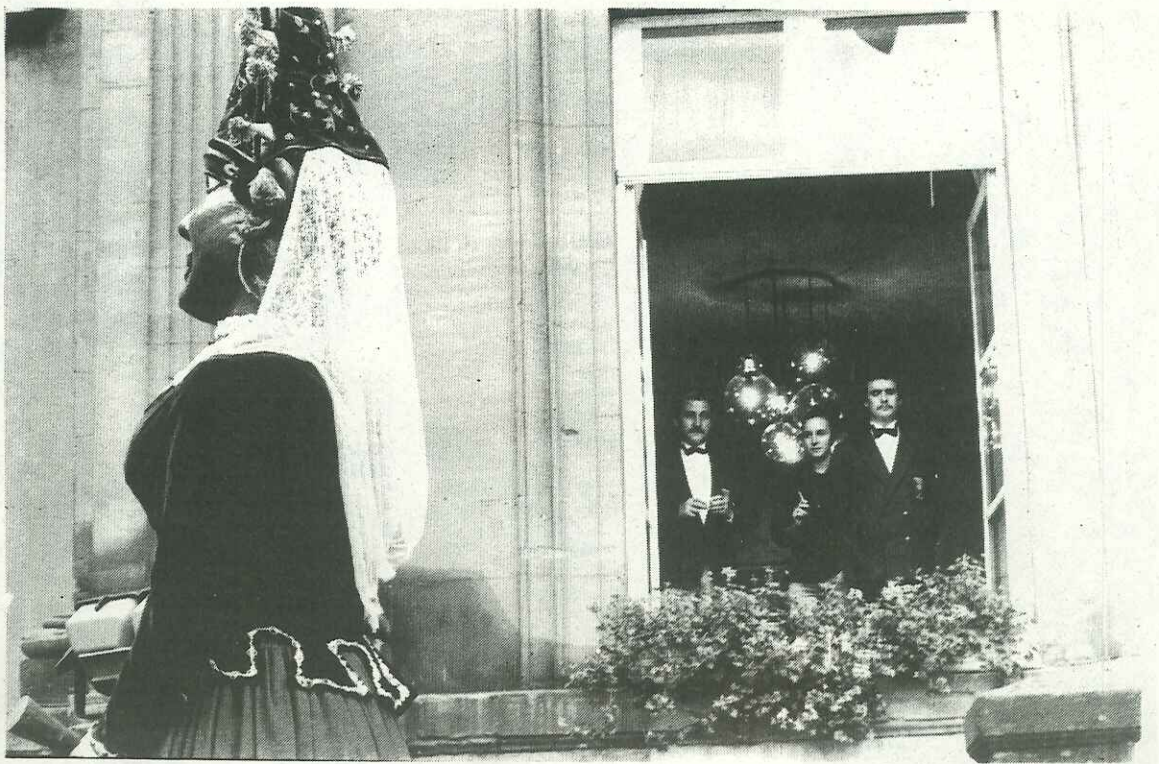
Pour son premier festival, Patrick de Bergen (Théâtre Ursus) a frappé fort : "Détective Dream" reprogrammé et reprogrammé à longueur de soirées dans le Off. Une atmosphère à la Marlowe pour un one man show magistral qui fait salle comble à chaque représentation.

Un talent qu'on retrouvera, c'est sûr, dans le IN d'un prochain festival. En tout cas, l'une des révélations du OFF 1988.



En 1985, c'était la Maison de la Belgique (un chapiteau dans la cour Martinet-Laugée), en 1988 ce fut la Maison de l'Espagne, dans la cour de l'école normale, quai Charcot.

"Pour montrer ce qui se passe chez nous du côté de la marionnette" explique Eugenio Navarro, l'un des promoteurs de l'opération. Opération solidement épaulée par le ministère espagnol de la culture qui n'a, d'ailleurs, pas hésité pour l'occasion, à faire éditer une plaquette (en deux langues, français et espagnol) spécialement consacrée au 8^e festival mondial de Charleville-Mézières ! Une plaquette présentant en détail les quelque dix troupes espagnoles sélectionnées dans le IN 1988, dix troupes qui ont donné une bonne vingtaine de représentations, sous le chapiteau de cette Maison de l'Espagne. "Dix troupes de marionnettistes, mais aussi des musiciens, un jongleur, des animations de rues, deux nuits de fête (avec de la sangria pour tout le monde !). Nous sommes venus à Charleville à soixante-quinze personnes" explique Eugenio Navarro (ils ont même réussi à mettre un journaliste du quotidien "El Pais" dans leurs bagages !).



Avec Julio...

Cette idée de la Maison de l'Espagne, Eugenio l'a mise au point avec son ami Julio Michel, le patron de la compagnie Libelula, qui est aussi l'organisateur du festival international de marionnettes de Ségovie. Eugenio, lui, est présentement le président d'UNIMA-Espagne, fonction à laquelle il a accédé après avoir participé à la fondation du Théâtre Malic (le premier théâtre espagnol permanent de marionnettes, à Barcelone), participé à la fondation, aussi, de la troupe La Fanfarra (que les festivaliers avaient pu apprécier dans le IN 1985).

Avec l'aide de l'Etat espagnol, Eugenio et Julio ont ainsi réussi à monter un superbe chapiteau dans la cour de l'école normale : infrastructure particulièrement moderniste, deux scènes, trois cent cinquante places assises ! Toutes les troupes espagnoles s'y sont produites et il y eut même des invités de marque pendant le festival : Alain Le Boulair (avec son spectacle pour enfants) et les Brésiliens du groupe Giramundo. Il y eut aussi, nous l'avons dit, de folles nuits de fête à la mode espagnole.

"Mais ne croyez pas qu'on a passé le festival enfermés dans notre Maison ; on avait aussi amené des spectacles et des animations de rue, à commencer par les géants et les grosses têtes de Ségovie" (les sorties de ces énormes personnages — dont la tradition remonte au XIV^e siècle — s'appellent des "passacaille").

... et Margareta

On le voit : cette année, pour le 8^e festival mondial, l'Espagne avait décidé de frapper fort à Charleville ! Un peu comme la marionnette frappe fort, aujourd'hui, en Espagne.

De l'autre côté des Pyrénées on compte en effet, en cette fin de décennie, pas moins de quatre-vingts troupes de marionnettistes qui bénéficient de structures particulièrement surprenantes : quatre théâtres permanents exclusivement consacrés à la marionnette, un département marionnette à l'Institut du Théâtre de Barcelone et un autre à l'Institut de Séville, un centre de documentation à Bilbao, etc.

"Et régulièrement de grands professionnels de la marionnette viennent y donner des cours. Des gens comme Jean-Pierre Lescot, Albrecht Roser, Michael Meschke, Gioco Vita ou... Margareta Niculescu ! C'est vrai, vous pouvez me croire : aujourd'hui, question marionnette, il se passe quelque chose en Espagne".

Comme il s'est passé quelque chose (beaucoup de choses) pendant tout le festival, sous le chapiteau espagnol. Même la grande soirée d'adieu, arrosée par... pas moins de 250 litres de sangria, et rythmée par les percussions ivoiriennes de Ki Yi Mbock Théâtre.

C'est sûr, sans Eugenio, Julio et leurs copains, le 8^e festival aurait été un peu gris. Là il fut carrément fou ! De soleil.

Le soleil du 8^e était espagnol





Elle a eu bien raison, Marina (Montefusco, de Toulouse ou d'Italie), il y a trois semaines, de se décider (à la dernière minute) pour le Off 1988.

L'envie de se montrer, de montrer son travail (et on n'a jamais autant envie de montrer son travail, quand précisément on a fait du bon travail, tous les écoliers vous le diront). Elle a eu bien raison de venir, comme elle avait déjà eu bien raison, quelques années plus tôt (elle a commencé très jeune à avoir bien raison ?) de faire l'école du Piccolo Teatro de Milan, puis de s'installer près de la ville rose, puis encore de suivre un stage "objets animés" à l'Institut International de la Marionnette (à Charleville pour ceux qui l'aurait oublié), un stage dirigé par Philippe Genty ("Ça a été fondamental pour moi" ne cesse-t-elle de répéter - et elle a, encore une fois, eu bien raison - de le répéter et de suivre le stage). Un stage qui a précédé (de quelques semaines) sa première apparition dans le festival (celui de 1985 et le In d'emblée, avec ces "Histoires Minuscules" que personne n'a oubliées).

Bref, Marina n'arrête pas d'avoir raison. Comme elle n'arrête pas d'avoir un sourire pour lui illuminer le visage.

Pied de nez

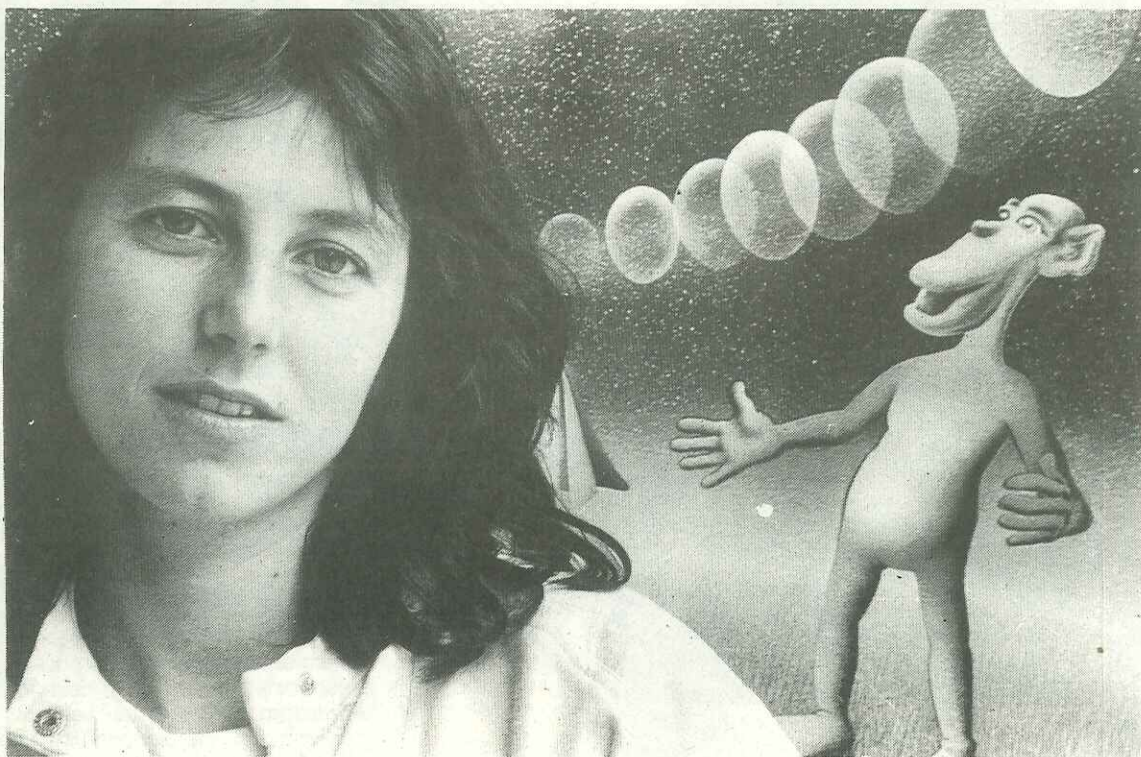
Si bémol

Mercredi soir, elle donnait son unique représentation de "Si bémol m'était conté", à l'auditorium du conservatoire de musique. Un tabac (et là, pour une fois, c'est le public qui a eu bien raison !). Un spectacle ficelé dans une technique qui doit parfois toucher à l'obsession. Mais en l'occurrence une perfection qui n'a rien de glaciale comme trop souvent, qui n'enlève rien à l'émotion, bien au contraire.

La perfection (et le talent, bon sang quel talent !) au service de l'absurde. De l'humour. La pièce est une suite de sketches : "C'est avant tout un divertissement. Je n'ai pas la prétention de vouloir dire quelque chose de

profond ni de vouloir faire vibrer les gens sur des sentiments". Et pour faire divertissant, elle croque l'absurde à pleines dents. Un peu comme elle croque la vie artistique. La recherche permanente. Pour aller au fond des choses. Des choses de la mise en scène, de la mise en musique. Des coups de flash sur un univers à la Tati, à la Snoopy, un monde de bande dessinée. Mais de bande dessinée sans paroles. Plus périlleux comme exercice tu meurs ! Et Marina respire la santé !

Le numéro dont elle nous a gratifié avec ses amis de la compagnie Le Pied de Nez était époustouflant. De virtuosité et de fraîcheur. Philippe Genty peut être fier de son ancienne élève.

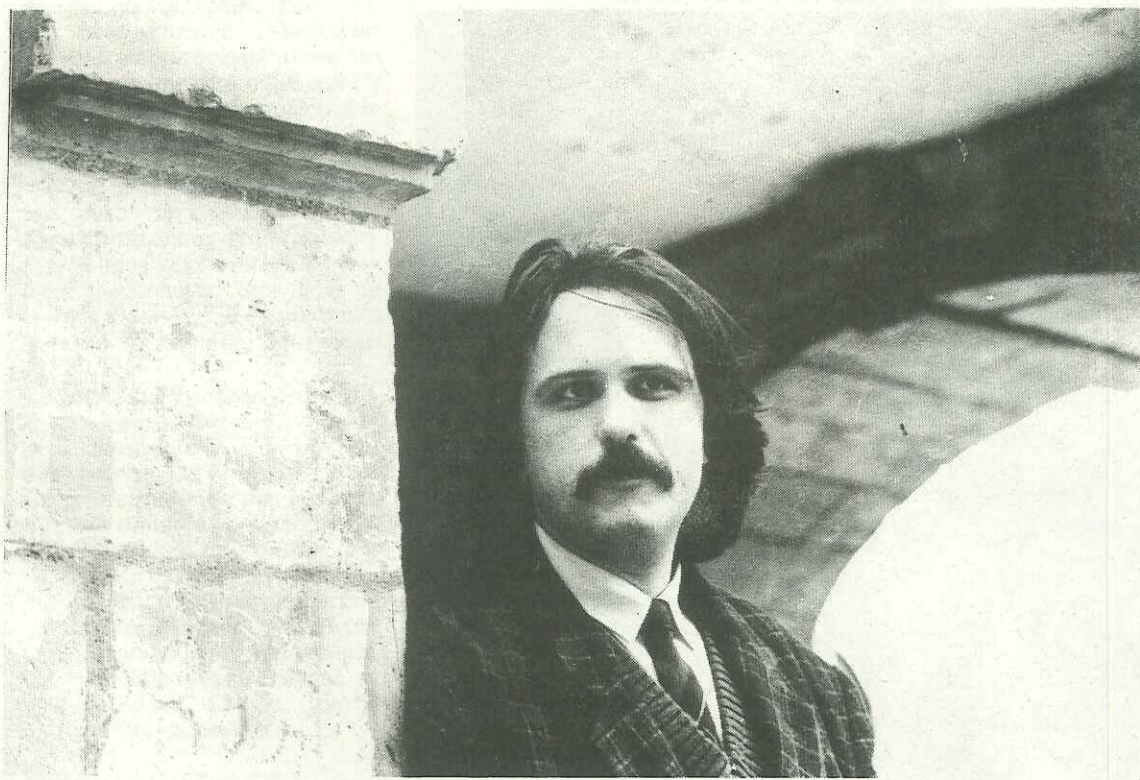


Jeu de mains

L'une des révélations du Off 1985, Claudio Cinelli et ses "Mani d'Opéra", de retour dans le In 1988, c'était bien le moins.

Un triomphe, tellement évident, tellement attendu, tellement "normal" qu'on avait même oublié de vous en dire deux mots ! Qu'on avait même oublié de vous dire qu'entre 1985 et 1988, Claudio était non seulement devenu une star de la marionnette, mais aussi une star de la RAI, la télévision italienne ! Grâce à ses marionnettes, qu'au cours de ces deux dernières années quinze millions de téléspectateurs dévoraient littéralement des yeux chaque samedi soir au cours de "Fantastico", le Champs Elysée italien. "Ce sont des producteurs de la RAI qui m'ont remarqué, un soir, dans un cabaret de Rome où je présentais un court extrait de "Mani d'Opéra". Ce que je ne savais pas, alors, c'est que, en même temps que moi, ces producteurs avaient aussi repéré... 5 999 autres animateurs potentiels de télévision ! Finalement nous avons été à trente à être retenus et soumis au verdict du public. Qui m'a élu ! Et je crois bien que j'étais le seul de 6 000 à faire de la marionnette".

Aujourd'hui "Fantastico" est presque devenu de l'histoire ancienne pour Claudio Cinelli, appelé à animer une nouvelle émis-



sion à partir du début de l'année prochaine, "Jeans", une émission très branchée rock, pour les jeunes. Mais, cette fois, une émission... quotidienne d'une heure ! Dans laquelle il apparaîtra, parmi d'autres animateurs, avec ses marionnettes aujourd'hui si célèbres (ses mains), mais également avec des marionnettes à fils et à gaines.

Festival d'abord !

Cette gloire plus que naissante n'a pourtant pas empêché le génial manipulateur de tout quitter le temps du 8^e festival mondial de Charleville. Besoin, sans doute, de se retremper dans ces lieux bénis qui l'ont révélé, de se replonger dans l'atmosphère unique et triennale, de rencontrer ceux qu'il aime, de se remettre, peut-être, aussi un peu en question en présentant un nouveau travail ("One

more kiss"), encore que, là, le risque n'était pas énorme : Claudio Cinelli était revenu à Charleville avec, également, ses fabuleuses "Mani d'Opéra" (sur l'air de La Traviata), "à la demande des organisateurs du festival".

Révélation en 1985, confirmation éclatante en 1988 : "Si tous les contacts que j'ai eus à Charleville cette semaine se trans-

forment réellement en contrats, j'ai maintenant, rien qu'avec les marionnettes, du travail pour plusieurs années à travers le monde entier".

Ce qui ne devrait surtout pas l'empêcher d'être du festival de 1991. Il y pense déjà, en disant, simplement, "Sarebbe bello". Et pas seulement pour lui !



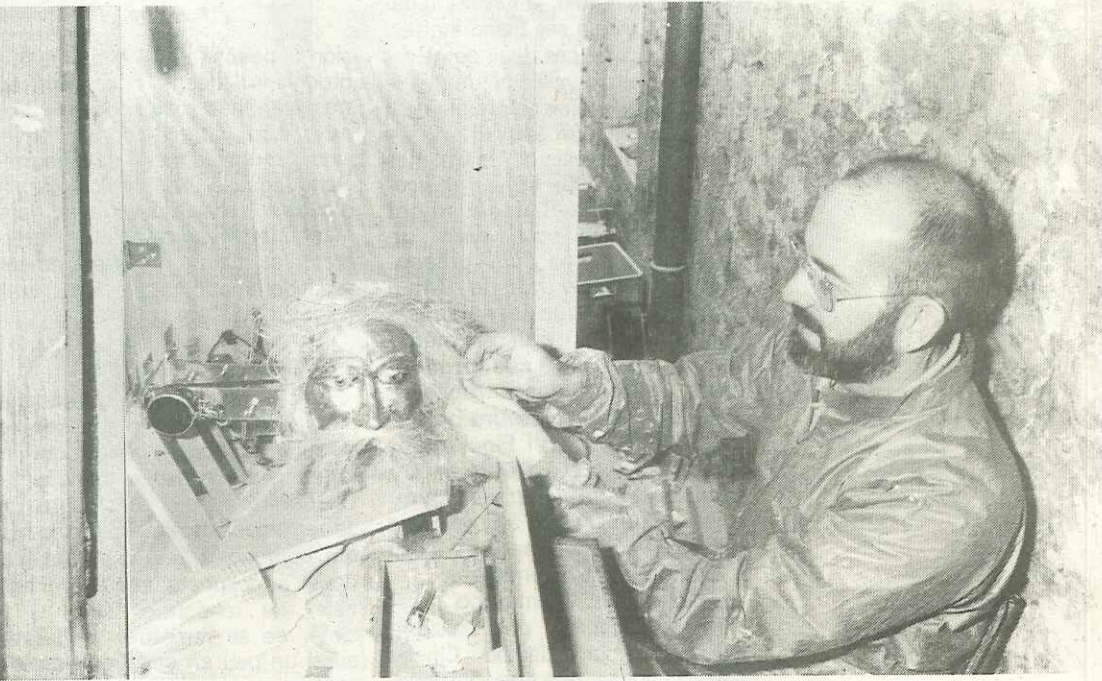
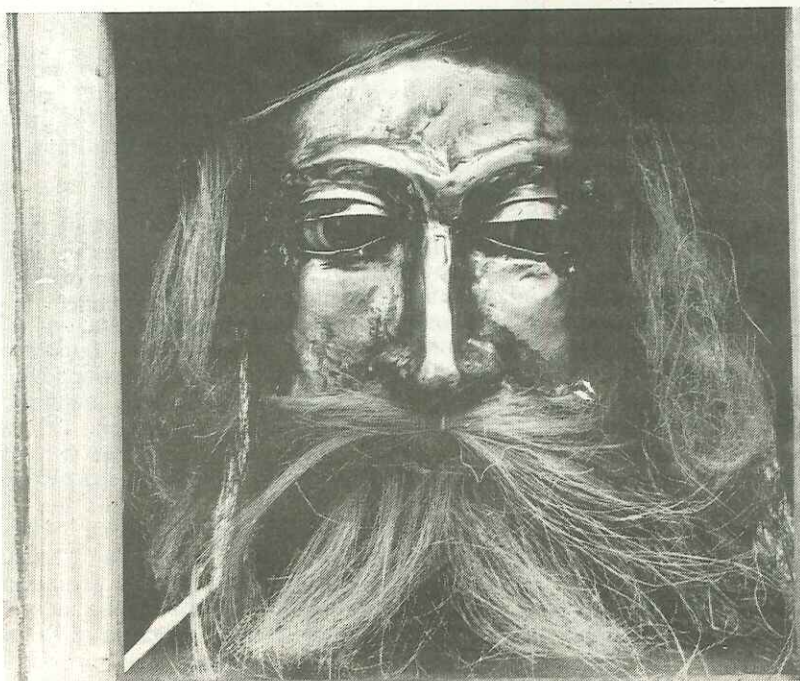
Le grand marionnettiste

"J'aime bien les défis" disait l'autre jour, sourire aux lèvres, Jacques Monestier, mettant la dernière main à la maquette géante du "Grand marionnettiste", sous le porche de l'Institut, place Churchill. On sait qu'il s'agit de la préfiguration, à échelle réduite, de l'automate - horloge - marionnettiste qui devrait un jour prendre place dans la façade du bâtiment de l'Institut pour y devenir l'une des attractions de Charleville.

Encore une idée extraordinaire, au sens vrai du terme, de Jacques Félix, d'autant qu'il a imaginé un mode de financement basé en partie sur le mécénat populaire, en partie sur le mécénat d'entreprise, ce qui n'exclue pas, pour "boucler" ce budget de 2,5 millions de francs, de compter sur les financiers "institutionnels" comme on dit : Ministère de la Culture, Région, Département, Ville... On n'en est pas

encore là ; il reste de l'argent à trouver. Mais un pas important est franchi dorénavant puisque l'étude et la construction par Jacques Monestier de cette maquette ont pu être financées, déjà. Chacun, pendant toute la durée de ce festival, à donc pu apprécier la qualité du travail de celui qui est probablement le plus doué des créateurs d'automates, auteur entre autres de l'horloge de Beaubourg "Le défenseur du temps".

Tête de cuivre martelée (tout comme les jambes, les mains et les figurines qui raconteront la légende ardennaise des Quatre fils Aymon), animation pilotée par électronique, bande son dite par Michel Etchevery, sociétaire de la comédie française, voilà pour les grandes lignes d'un projet un peu fou que seul un poète comme Jacques Félix et un artiste comme Jacques Monestier pouvaient imaginer.





Ils étaient une douzaine, filles et garçons, âgés de quatorze ans, débarqués sous les premières rafales de pluie de l'autocar qui les amenait tout droit de Usmate Velate. Vous voyez bien où c'est : quand vous sortez de Milan vers le Nord, c'est la deuxième à droite. Une petite ville que rien ne prédisposait à faire irruption dans le monde diversifié de la marionnette.

Seulement, il y avait Alba Mariani, professeur à l'école locale. Elle se passionne pour la recherche sur la créativité des enfants : "L'école donne, dit-elle, en général la priorité au savoir au détriment de l'expérimentation. Mon besoin le plus important est de faire de la culture avec les élèves au lieu de leur transmettre un savoir cristallisé. En tant qu'éducateur, j'essaie de trouver depuis plusieurs années des espaces propices pour aider l'élève à avoir conscience de ses possibilités de créer la culture et pas seulement d'en bénéficier pour en acquérir respect et estime de soi".

Bouillon de culture

Et puis, il y avait aussi Albert Bagnio. Un marionnettiste français, mais qui vit à Côme, et qui entre autres a beaucoup travaillé dans le secteur "marionnette et

thérapie" et dans celui de la marionnette pédagogique. "On ne sait pas, dit Albert Bagnio, qui est par ailleurs un vieil habitué du festival, on ne sait pas que l'école en Italie est une des plus libérales et à l'avant garde en Europe malgré son apparent chaos, ses contradictions et ses éternels problèmes".

Or Côme n'est pas bien loin de Usmate Velate, et c'est dans ce climat expérimental que diverses tentatives de "théâtre d'enfants" ont eu lieu dans l'école du lieu, depuis l'année scolaire 80-81 : Albert Bagnio avait coordonné alors un travail sur l'origine, les habitudes et les traditions des habitants, auprès de la population locale.

d'Italie



de Taïwan



Le théâtre de marionnettes tradition...I de Taïwan est représenté au festival par deux troupes. Elles offrent un véritable renouveau à une tradition qui tendait à disparaître. Le renouveau est d'ailleurs total puisque l'une des troupes est formée de jeunes élèves d'écoles primaire et secondaire dont la moyenne d'âge est de douze ans.

Les marionnettes de Taïwan offrent une réplique de l'opéra chinois. Ces spectacles étaient traditionnellement chargés de distraire les dieux plutôt que les hommes. Mais, avec le développement économique, ce rôle est désormais imparti au cinéma, à la télévision (on présente le téléviseur devant l'image du dieu) et même aux... chanteurs de variété. et c'est tout un pan de la culture locale qui, depuis les années 70, avec les priorités données au développement industriel et la nécessité de travailler toujours plus, disparaissait progressivement.

La prise de conscience d'intellectuels, favorisée par la venue à Taïwan d'étrangers passionnés par la culture de cette partie du monde, a donné une nouvelle vie à ce théâtre. Aujourd'hui, la troupe "I Wan Jan" ("pareille comme sa semblable" chinoise) est une troupe professionnelle qui sauve la tradition des marionnettes à gaine, originellement présentées dans la rue.

Ce théâtre a désormais son prolongement en France, puisqu'une troupe parisienne, "la compagnie du théâtre du petit miroir" utilise ses techniques tout en puisant

dans le répertoire européen. Ainsi "L'Odyssée" a été présentée en 1987 à Taïwan. Mais si les jeunes ont été séduits par ces représentations, les Taïwanais plus âgés, empreints d'une grande tradition, ne sont pas prêts à cette (r)évolution. Le théâtre de marionnettes reste donc là-bas fidèle à ce qu'il a toujours été depuis trois siècles.

L'avenir a douze ans

C'est à l'initiative d'un professeur de dessin passionné par la marionnette, qu'est né Wei Wan Jan, un théâtre d'enfants. Musiciens et manipulateurs déjà exceptionnels, ils suivent une scolarité parfaitement normale dans leurs écoles respectives, mais un enseignement spécifique leur est donné dans la grande tradition du théâtre de marionnettes chinois. Leur moyenne d'âge est de douze ans. Pour comprendre le renouveau que connaît ce théâtre, il faut savoir qu'il y a quatre ans, cet art tombait en désuétude. Aujourd'hui, les plus jeunes des derniers marionnettistes de Taïwan ont environ cinquante ans. Mais la relève est prête.

Marionnettistes, les enfants

de France

La "Troupado" de l'IME d'Epernay, composée de Bruno, Bertrand, Rudy, David, Olivier, Sophie, Michael, a offert dans le cadre d'un projet d'insertion des handicapés mentaux, une version toute poésie des "Trois petits cochons" qui a aussi été présentée dans les rues de Charleville-Mézières. Quand il s'agit d'Art et de Création, le handicap disparaît. Il n'existe pas de diplôme de l'émotion ni de CAP des sentiments. Et c'est justement de l'émotion et des sentiments que ces adolescents compliqués ont voulu offrir avec simplicité au public qui, petit miracle de la marionnette, leur a bien rendu.



Dans le plus grand castelet du festival

La place Ducale aura eu le grand spectacle populaire qu'elle méritait. La compagnie L'Arche de Noé, grande spécialiste dans ce domaine, y a donné une unique représentation sur le thème des carillons de Charleville-Mézières.

L'idée d'abord. Les organisateurs du festival ont l'habitude de proposer une soirée colorée pour fêter la fin de leur rendez-vous triennal. Ils ont donc fait appel à L'Arche de Noé. Celle-ci s'est mise au travail avec la participation de l'Association des Amis de La Cas-

sine, l'aide de la ville et le parrainage des Grands Magasins Jean-teur.

Ceux-ci ont pris à leur charge la moitié du coût de la production pour fêter, à leur manière, leur centième anniversaire.

Les intervenants ensuite. L'Arche de Noé, qui est basée à Moissac (Tarn-et-Garonne) est née voici vingt-deux ans. Elle enchaîne "des spectacles qui se déroulent au cœur de la ville, s'élaborent à partir de l'espace architectural et avec la participation des habitants".

Cette compagnie de création rassemble des peintres, des architectes, des comédiens, des musiciens, des gens de tous les horizons.

Le carillon ambulant de Douai

Ils sont venus à vingt-cinq de Moissac mais, à l'arrivée, ils étaient cent vingt en comptant les douze musiciens de rue (de Montpellier), les choristes placés sous la direction d'un chef de chœur qui supervise la musique, les machinistes, les pyrotechniciens d'Artifiction, installés à Figeac et, bien sûr, les comédiens.

Le patron de la troupe s'appelle Guillaume Lagnel. Depuis le début, c'est lui qui met en scène des grandes parades où le lieu, l'ambiance, la foule et le jeu se mêlent étroitement. L'Arche de Noé travaille dans des emplacements historiques, comme ici ou dans de grands sites naturels comme le cirque de Gavarnie où elle a donné une quinzaine de fois "La chanson de Roland".

"C'est ce qui est intéressant, dit Guillaume Lagnel, cette fusion d'une compagnie et d'intervenants locaux comme les gens de La Cassine". C'est d'ailleurs là que l'aventure ardennaise a commencé, l'équipe

venant ensuite répéter dans un lieu approprié, à Charleville-Mézières.

L'idée du thème : les carillons. On a fait venir le carillon ambulant de Douai pour pouvoir jouer en direct, si l'on peut dire.

"Dans le Sud-Ouest, explique Guillaume Lagnel, la tradition veut que l'on joue au pied du clocher. Le carillonneur, lui, joue directement dans le clocher. Ici, le thème du carillon est un peu le point de départ d'un processus de transformation des cloches en canons. Comme pour l'histoire des bœufs à Charleville, en quelque sorte".

Spectacle contrasté

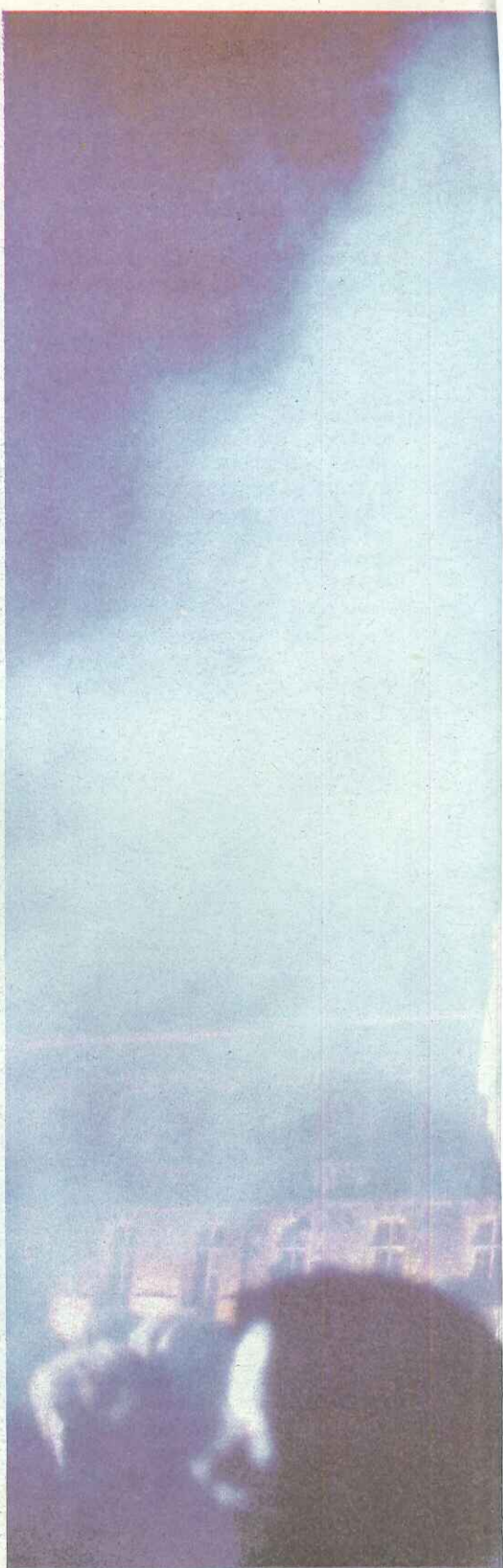
Le spectacle est basé sur l'imaginaire, brossé à grands coups de tableaux poétiques, créé dans le même esprit que les mystères du Moyen-Age avec, évidemment, des moyens contemporains. Les masques y jouent un grand rôle.

"On ne joue pas notre propre répertoire, souligne Guillaume Lagnel, mais on élabore une histoire en fonction des villes, des gens, de l'histoire locale. C'est une lourde entreprise. A Charleville, il a fallu s'adapter au cadre particulier du festival. Ce qui explique la présence d'un podium".

Pour lui comme pour son équipe, le lieu est intéressant. Le spectacle s'est déroulé sur une bonne moitié de la place et dans la rue piétonne côté coulisses.

"Un spectacle contrasté, avec un côté fête de rue, un théâtre complètement masqué, sans filiation avec le théâtre de marionnettes, avec des interventions au milieu du public, un embrasement..."

Le raccourci qu'il utilise, c'est un peu une synthèse. "Le castelet, dit-il, c'est la place Ducale. Ce soir là, il y avait plus de 2 000 spectateurs dans le castelet !



1988

